

LA PHONOLOGIE SYNCHRONIQUE ET DIACHRONIQUE DU BASQUE

André MARTINET

I. La synchronie

La bascophonie contemporaine s'étend, d'est en ouest, d'Oloron à Bilbao, sur à peu près deux cents kilomètres. Présentée en ces termes, la situation ne laisserait pas attendre de divergences trop marquées entre les différents usages régionaux. Mais lorsqu'on prend en considération les cloisonnements géographiques, le relief accusé, les économies différentes des bergers et des pêcheurs et, surtout, les vicissitudes historiques et les frontières de provinces et d'états qui en résultent, on ne s'étonne pas de rencontrer, aux deux extrémités du domaine, des parlars assez divergents pour rendre aléatoire une inter-compréhension immédiate.

Sur le plan phonologique, les oppositions entre l'est et l'ouest sont bien marquées et, sur les Pyrénées, celles entre le nord et le sud sont perceptibles. Mais elles n'empêchent aucunement de dégager les traits généraux d'un système de phonèmes où l'on retrouve un noyau commun assez stable et en fonction duquel on pourra aisément caractériser les déviations propres à chaque dialecte.

Nous disposons, pour nous orienter sur la phonématique des parlars euskariens, du précieux travail de Nicole Moutard, sa thèse, intitulée *Etude phonologique sur les dialectes basques* (désormais cité comme *Etude*). Elle y a réuni l'information recueillie avant elle et l'a complétée par quelques sondages personnels. C'est de ses données que nous partons ci-après.

*
* * *

Nous trouvons d'abord un système vocalique à cinq phonèmes, d'une grande simplicité:

i	u
e	o
a	

Sans doute, le détail des timbres peut-il varier d'un dialecte à un autre, et il est fréquent qu'un parler présente, dans telle position, dans tel élément grammatical ou lexical, par exemple, un *e* là où un autre parler présente un *a*. Mais, dans la répartition-même des différentes unités phonématisques, dans la grammaire et le lexique, il y a, dans l'ensemble, un remarquable accord.

*
* * *

Le système consonantique général est nettement plus complexe et plus original.

On y trouve tout d'abord, une série d'occlusives et d'affriquées sourdes: *p, t, tt, tz, ts, tx*, et *k* que nous notons phonologiquement comme /p t t̥ c č k/.

Vient ensuite une série de sonores qui se réalisent comme des occlusives en position forte, comme des spirantes ailleurs: *b, d, dd*, et *g /b d ɟ g/*. On notera immédiatement que /ɟ/ est, le plus souvent, noté au moyen de *j*, voire de *i*, et qu'on peut être tenté de le considérer comme une réalisation consonantique du phonème /i/ lorsqu'il est non syllabique.

Une troisième série de fricatives sourdes comporte, outre les phonèmes traditionnels *z, s, x, /s š ʃ/*, deux phonèmes d'emprunt, *f /f/* et une dorsale, généralement rendue par *j* dans la graphie et que nous notons /x/.

Les nasales *m, n, ñ /m n ŋ/* forment une quatrième série et les liquides *l, ll /l ʎ/* une cinquième.

Il reste enfin deux phonèmes vibrants, *-r-*, à un seul battement, et *-rr-*, à plusieurs battements, qui ne se distinguent généralement qu'à l'intervocalique.

Ces différents phonèmes consonantiques se groupent en ordres bien caractérisés:

1. les labiales, avec *p, b, m*, et *f /p b m f/*
2. les apicales, avec *t, d, n, l /t d n l/*,
3. les palatales, avec *tt, dd, ñ, ll /t̥ ɟ n ʎ/*,
4. les dorso-alvéolaires, avec *tz z /c s/*,
5. les apico-alvéolaires avec *ts, s /č š/*,
6. les chuintantes, avec *tx, x /č ʃ/*,
7. les dorsales, avec *k, g, j /k g x/*.

On doit mettre à part les palatales qui caractérisent très fréquemment des formations expressives et les hypocoristiques. Elles forment un groupe-

ment instable, soit parce que, sous forme occlusive, elles peuvent se confondre avec les chuintantes (*tt > tx*) soit parce que l'élément palatal peut se manifester indépendamment comme un *i* non syllabique (*ollo~oilo*). Mais leur ordre forme un trait très caractéristique de l'euskarien contemporain. Notons que le trait palatal se maintient mal ailleurs que devant voyelle.

En groupant séries et ordres, on obtient le tableau suivant:

	labiales	apicales	palatales	dorso-alvéolaires	apico-alvéolaires	chuintantes	dorsales	
occl. sourdes	p	t	ʧ	c	ć	č	k	
sonores	b	d	ɟ				g	
fricatives	f			s	ś	š	x	
nasales	m	n	ɲ					
latérales		l	ʎ					
vibrantes								r rr

Ou, en retenant les formes orthographiques:

	labiales	apicales	palatales	dorso-alvéolaires	apico-alvéolaires	chuintantes	dorsales	
occl. sourdes	p	t	tt	tz	ts	tx	k	
sonores	b	d	dd				g	
fricatives	f			z	s	x	j	
nasales	m	n	ñ					
latérales		l	ll					
vibrantes								r rr

Très généralement, l'opposition de sonorité se neutralise à la finale et au contact des fricatives, en fait, les sifflantes et les chuintantes, que nous groupons sous le terme de sulcales (du latin *sulcus* «sillon») par allusion au sillon médian de la langue, lieu de passage de l'air pour ces articulations.

L'opposition des affriquées /c é ç/ aux fricatives correspondantes est parfaitement établie en position interne, mais les fricatives sont beaucoup plus fréquentes à l'initiale (/ç/ est à peine attesté) et les affriquées dominent à la finale. Dans les groupes consonantiques, l'opposition est fréquemment neutralisée avec des réalisations affriquées après liquide ou nasale (-nts-, -tst-) et fricatives devant occlusive (-tz + t > -zt-).

Un trait, de grande importance et de large diffusion n'apparaît pas dans le tableau qui précède. Il s'agit de l'aspiration qui se manifeste soit comme le phonème distinct noté *h* /h/, soit comme caractéristique de certaines occlusives, *ph*, *th*, *kh*, qui peuvent, dans certains parlars, représenter des phonèmes distincts de /p t k/. En gros, l'aspiration caractérise les parlars de l'Euskadi septentrional (au nord de la frontière française) par opposition à ceux de l'Euskadi méridional. Mais, d'une part, on trouve quelques traces d'aspiration en Espagne (*Etude*, p. 51-57) et, d'autre part, l'aspiration recule dans le Labourd: dès 1938, une jeune fille de quatorze ans, observée par l'auteur de ces lignes, à Sare, n'en manifestait pas de traces. L'existence de phonèmes aspirés paraît aller de pair avec une articulation particulièrement énergique des occlusives sourdes.

Un autre trait qui oppose le sud au nord est l'existence d'un phonème fricatif dorsal /x/ qui n'existe qu'en Espagne, particulièrement en gipuzcoan (*Etudes*, p. 184), comme représentant d'une sonore palatale traditionnelle, par exemple, dans le mot *jaun* «Monsieur».

Le maintien des trois séries de sulcales (sifflantes et chuintantes) se fait mal dans maints parlars: /š/ et /ʃ/ tendent à se confondre en [ʃ], en Labourd notamment; en Biscaye, /s/ et /ʃ/ se confondent en /š/ alors que [ts] et [tʃ] s'identifient en [ts]. (*Etude*, p. 214). Selon Larrasquet (*Le basque souletin nord-oriental*, Paris 1934), l'apico-alvéolaire /s/ tend, en Soule, vers une rétroflexe et ainsi accuse sa différence par rapport aux autres sulcales /s/ et /ʃ/. Mais c'est surtout par la création d'une série de phonèmes sulcaux sonores z ž ž que le souletin se distingue du reste du domaine euskarien. Ailleurs, ces sonores ne sont guère que des variantes des sulcales générales de réalisations normalement sourdes.

Comme dans maints usages de la Romania occidentale où s'était maintenue, à l'intervocalique, l'opposition *r* ~ *rr*, sous la forme d'un *r* à battement unique en face d'une vibrante à plusieurs battements, cette dernière tend, dans l'Euskadi du nord, à se réaliser, non plus au moyen de la pointe de la langue, mais par l'action de la luette. En Soule, l'opposition a disparu par élimination de -*r*- intervocalique. Il y a, ça et là, dans le domaine basque, des traces d'une opposition *r* ~ *rr* à la finale (*Etudes*, p. 135).

De façon générale, les réalisations spirantes de /b d g/ tendent vers zéro. Mais la tendance est plus ou moins marquée selon les dialectes.

En ce qui touche au système vocalique, c'est de nouveau la Soule qui a innové tout d'abord en scindant le phonème /u/ traditionnel en deux unités

distinctes /u/ et /ü/. On trouve ailleurs des traces de [ü] soit comme candidats à la phonologisation en bas-navarrais oriental (*Etude*, pp. 81-82), soit comme variante contextuelle de /u/ un peu partout. Les /i/ qu'on peut rencontrer, dans les groupes vocaliques, à l'est en général, au sud comme au nord, au lieu de /u/ primitif (*Etude*, pp. 86 et. 127-128), laissent supposer que le passage de [u] à [ü] ne s'est pas toujours limité à l'extrême nord-est du domaine.

Une autre innovation souletine est la création de voyelles nasales au contact d'un [n] intervocalique qui se change en un [h], par ex. dans *anate* > *âhâte* «canard».

*
* *
*

En ce qui touche aux éléments prosodiques des parlers basques, nous disposons de l'article «L'accent basque, observations et hypothèses» de Kar-mele Rotaetxe, paru dans *La linguistique*, 14, 2 (pp. 55-77). Ce travail fournit une très utile orientation; il apporte de nouvelles données et il en donne une interprétation séduisante. On y retrouvera les références bibliographiques indispensables.

Nous définirons l'accent comme la mise en valeur *permanente* d'une syllabe et d'une seule par unité accentuelle, celle-ci s'identifiant le plus souvent avec ce qu'on appelle le mot. L'accent ainsi conçu est traditionnellement considéré comme inexistant en basque, comme il est inexistant dans l'usage parisien contemporain où le relief, très léger et parfaitement facultatif, qu'on peut observer à la finale, caractérise non point une syllabe du «mot», mais les éléments de l'énoncé en position prépausale. C'est bien la situation qui ressort des formulations de Navarro Tomas sur l'accent en gipuzcoan (1925), et ce qui a été observé, en 1938, chez une jeune Labourdine de 14 ans.

Cette non pertinence, dans les formes les plus connues du basque, des traits mélodiques, dynamiques et quantitatifs, qui participent à la mise en valeur accentuelle les laisse à la disposition du locuteur pour donner un relief à tel ou tel élément de l'énoncé à des fins démarcatives ou distinctives; par exemple, pour distinguer des formes homonymes ou qui risquent de le devenir du fait de l'évolution phonétique. Si la communauté en sent l'intérêt ou la nécessité, ces traits peuvent se fixer et amorcer l'établissement d'un accent dont la place, dans le mot, est distinctive. C'est ainsi que notre sujet labourdin de 1938 distingue les finales définies des thèmes en -i (type *handi-a*) et celles des thèmes en -e (type *athe-a*) en accentuant le -i- dans les premières ([an'dia]) et en faisant perdre sa valeur syllabique au -e' des secondes ([atja]).

C'est sans doute à des circonstances du même type, comme le besoin de distinguer la forme définie *eliza* de la forme indéfinie *eliza*, que le souletin doit son accent de place variable. Des conditionnements analogues ont dû jouer dans le cas du biscayen d'Ondarroa étudié par Kar-mele Rotaetxe. Dans les deux cas, la tendance à établir un accent de place distinctive a dû être

renforcée par la pratique, chez les bilingues, du béarnais, d'une part, du castillan, d'autre part, avec adoption d'emprunts du type *baso* «verre à boire» (castillan *vaso*) qui se distinguent, par la place de l'accent, d'éléments indigènes comme *basó* «bois».

Dans la mesure où les comportements accentuels des différentes variétés du basque peuvent être des innovations couvrant des besoins synchroniques, il n'est pas sûr qu'on puisse utiliser les témoignages contemporains pour une comparaison qui permettrait de restituer le système accentuel d'un basque commun.

II. La diachronie

En matière de phonologie diachronique du basque, on distingue, tout naturellement, les évolutions divergentes, qui ont amené certains dialectes à innover, et celles qui ont conduit, de stades plus anciens, au système général que nous avons tenté de restituer dans ce qui précède.

*
* * *

Les évolutions divergentes ont déjà été signalées ci-dessus. Elles s'expliquent, le plus souvent, comme le résultat de contacts avec des parlers romans pratiqués par des bilingues concurremment avec le basque. Il est clair, par exemple, que l'apparition de la fricative dorsale sourde /x/ dans les parlers du sud est en rapport direct avec les processus qui, au XVI^e siècle, ont, en castillan, fait passer un /z/ et un /s/, précédemment confondus en [ʒ], d'une articulation chuintante à une articulation dorsale.

La confusion biscayenne des deux fricatives sifflantes, /s/ et /š/, en une apico-alvéolaire [s], et des deux affriquées correspondantes /c/ et /č/, en une dorso-alvéolaire [c] reproduit ce qui était, avant le XVI^e siècle, la situation castillane.

L'élimination de l'aspiration, au sud, apparaît comme un reflet de son abandon en castillan.

La plupart des innovations souletines: sifflantes et chuintantes sonores, chute de *n* intervocalique avec nasalisation de l'environnement, passage de [u] à [ü], impliquent l'extension très vaste d'un bilinguisme basco-béarnais.

Longtemps protégés des contacts trop prégnants par l'infertilité des Landes, la Basse-Navarre et, surtout, le Labourd sont restés plus conservateurs, jusqu'au jour où la côte atlantique s'est révélée lieu de passage et zone touristique, d'où la propagation récente, entre Bayonne et Hendaye, d'innovations venues du nord, comme l'*r* fort uvulaire, ou du sud, comme l'élimination de l'aspiration.

*
* * *

Dans le cas du basque, nous sommes assez mal renseignés sur les stades linguistiques antérieurs à l'apparition d'une littérature, avec Lizarrague et Dechepare, à l'époque moderne. En face de situations similaires, on a généralement recours à la comparaison avec des langues dont on sait qu'elles sont génétiquement apparentées, pour tenter de reconstruire une ancienne langue commune, ou proto-langue. Mais, comme jusqu'ici les apparentements du basque sont simplement l'objet d'hypothèses invérifiées et peut-être invérifiables, notre recours le plus sûr est l'examen des produits de contacts du basque avec les langues indo-européennes voisines. Ces contacts, prolongés depuis des millénaires, ont donné lieu à des emprunts de vocabulaire ou de structure, grammaticale ou phonologique. Ces emprunts ne se sont pas faits à sens unique, des langues voisines vers le basque, mais également du basque vers certains des parlers romans en contact.

Une autre ressource, en matière d'études diachroniques, est l'utilisation de ce qu'on appelle le témoignage interne (en anglais «internal evidence»): il est fréquent que l'examen synchronique révèle des zones d'instabilité qui indiquent l'existence d'un processus évolutif dont l'identification va permettre des extrapolations dans le passé, ou encore des faisceaux de formes irrégulières qui témoignent d'un stade dépassé où elles représentaient une norme vivante.

L'exposé qui suit s'inspire de celui d'*Economie des changements phonétiques*, Berne, 1955, chapitre 14. On y renvoie, une fois pour toutes, pour toutes les références bibliographiques. Une version allemande, très révisée, est en cours de préparation. La reconstruction du basque ancien y figurera au chapitre 9.

*
* *
*

Lorsqu'on examine le système consonantique que nous avons établi ci-dessus pour le basque contemporain dans son ensemble, ce qui frappe immédiatement, c'est que la série des fricatives, toutes sourdes, ne comporte dans le vocabulaire traditionnel, lorsqu'on fait donc abstraction de /f/ et de /x/, que les articulations que nous avons désignées comme des sulcales (sifflantes et chuintantes), et que les ordres de sulcales sont ceux qui ne connaissent pas les sonores occlusivo-spirantes. Il y a là une sorte de complémentarité qui ressort du tableau suivant:

p	t	t̥	c	č	č̥	k
b	d	d̥				g
			s	ś	š	

On est ainsi tenté de faire l'hypothèse, présentée tout d'abord par Luis Michelena, qu'à une époque révolue, fricatives et occlusivo-spirantes repré-

sentaient une seule et même série. Cette tentation se renforce lorsqu'on constate que la répartition respective, dans les mots, des fricatives et des affriquées correspondantes est parallèle à celle des sonores occlusivo-spirantes et des occlusives sourdes. Si nous illustrons la chose au moyen des dorso-alvéolaires /c/ et /s/, pour les sulcales, et des dorsales /k/ et /g/, pour les occlusives plus ou moins fermes, nous pouvons rapprocher les deux modèles où l'on trouve les représentants de chaque ordre phonologique à l'initiale, à l'intervocalique et à la finale. Nous désignerons comme la série 1 celle qui inclut /k/ et /c/, et comme la série 2 celle dont nous supposons qu'à date ancienne, elle groupait les deux types /g/ et /s/.

- | | | | | | |
|----|------|-----|----|------|-----|
| 1. | (k-) | -k- | | (c-) | -c- |
| | | | -k | | -c |
| 2. | g- | -g- | | s- | -s- |

On notera que /k-/ et /c-/ sont placés entre parenthèses pour rappeler la relative rareté de ces types à l'initiale. On n'oubliera pas, en la matière, que le latin *coelum* «ciel», dont l'occlusive initiale s'était palatalisée en [ts], est représenté en basque par *zeru* avec /s/ initial, et non /c/, alors que le latin *corpus*, avec s final, a comme représentant *gorp(h)utz* avec /c/ final, et non /s/.

Le problème se pose évidemment de savoir quel était le trait articulatoire caractéristique des phonèmes de la série 2. La neutralisation des deux séries en finale avec une réalisation ([-k], [-c]) qui est celle de la série 1, suggère, pour 2, une articulation sonore avec perte de sonorité en position d'indifférenciation. On aurait donc eu, pour les dorso-alvéolaires:

- | | | | | |
|----|---------|----------|--|---------|
| 1. | c- [ts] | -c- [ts] | | -c [ts] |
| 2. | dz- | -dz- | | |

Pour aboutir aux formes attestées, il faut supposer qu'il y a eu désonorisation dans la série 2. Or, cette désonorisation est très bien documentée en ce qui concerne les ordres labial, apical et dorsal: les inscriptions aquitaines nous donnent CISON pour ce qui est certainement le *gizon* d'aujourd'hui; les formes latines *pace(m)*, *pice(m)* ont du être reproduites avec, à l'initiale, un [b] dévoisé qui s'est, ultérieurement, revoisé au contact des parlars romans circonvoisins, d'où les formes *bake*, *bike* d'aujourd'hui.

Nous poserons donc, à un certain stade, contemporain des premiers contacts avec le latin, une série 2 de *sourdes douces*. Mais une telle série va régulièrement de pair avec une série aspirée, l'une et l'autre résultant d'un retard dans l'action de la glotte. On pose donc le système suivant:

- | | | | | | |
|----|------------------|-------------------|----|-------------------------------------|---------------------------------------|
| 1. | k ^h - | -k ^h - | | c ^h - [ts ^h] | -c ^h - [ts ^h]. |
| | | | -k | | -c [ts] |
| 2. | g̣- | -g̣- | | dẓ- | -dẓ- |

l'aspiration se maintient sans aboutir à l'élimination de l'occlusion. Mais, dans les parlers où l'aspiration, comme phonème indépendant /h/ ou comme élément de l'articulation d'une occlusive, existe aujourd'hui, elle n'est attestée qu'à l'initiale de la première ou de la seconde syllabe du mot. Ceci suggère qu'un vocable hypothétique $*/k^h ak^h a/$ s'articulait en fait $*[khak^h aka]$, avec une aspiration dévorante dans la première syllabe, une aspiration moyenne dans la seconde et une aspiration pratiquement inaudible dans la troisième. Selon l'évolution que nous venons de poser ce $*[khak^h aka]$ passe à $*[hak^h aka]$.

Cette gradation dans l'énergie articulatoire mise en œuvre du début jusqu'à la fin suggère l'existence d'un accent sur la syllabe initiale, accent nettement démarcatif, allant de pair avec une parfaite autonomie phonétique du mot, d'où la vigueur déployée dans l'accentuation de l'initiale. Cet accent confère un relief particulier à la consonne qui suit immédiatement la voyelle de la syllabe accentuée (cf. la «Loi de Verner»), d'où le maintien, dans cette position, de l'aspiration, mais, en compensation, son élimination à l'initiale des syllabes suivantes.

Il va sans dire que les occlusives aspirées initiales d'aujourd'hui résultent d'analogies diverses. Elles n'apparaissent que dans des mots où elles ne sont pas suivies de quelque autre aspiration, puisqu'il n'y a, par mot, qu'une seule aspirée.

On supposera naturellement le même processus en ce qui concerne les sulcales: dans $/c^h-/$, comme dans $*/k^h-/$, l'élément occlusif a finalement cédé, d'où un produit final fricatif [s], et non affriqué. A l'intérieur, $/-c^h-/$ a conservé l'occlusion, et l'aspiration s'est confondue avec la partie fricative de l'articulation.

Le système si particulier des sulcales basques a, de toute évidence, comme on l'a montré dans le chapitre 12 de *l'Economie des changements phonétiques*, profondément influencé celui du castillan. Il y a entraîné, à date ancienne, la disparition de toute opposition de sonorité dans le domaine des dorso-alvéolaires, des apico alvéolaires et des chuintantes. Les confusions qui en sont résultées n'ont pu s'imposer, comme la norme de la langue, que du fait de la mobilité géographique et des reclassements sociaux qui ont coïncidé avec la conquête de l'Amérique, au moment même où les dorso-alvéolaires évoluaient en interdentes et les fricatives chuintantes en dorsales.

*
* *
*

Le témoignage interne et l'examen du sort de certains emprunts latins amènent à poser l'existence, à date ancienne, sinon d'une série d'occlusives prénasalisées, du moins d'une labiale de ce type: $/^mb/$. Il n'est pas rare que le *b* ou le *v* d'un mot latin soit représenté par *m* dans l'emprunt basque, comme dans *makhila* «baton», de *bacilla*, ou *mihimen* «osier», de *vimen*; dans le

vocabulaire indigène, sont attestées des alternances initiales *m* /*b*/ *p*, dans le mot pour « grain », *mikor*, *bikor*, *pikor*, par exemple. Dans la toponomastique traditionnelle, l'élément *-berri* « nouveau » est normalement précédé d'un *m* après voyelle finale de l'élément précédent, par exemple, dans les anciens *Ilimberri(s)* c'est-à-dire « Villeneuve » et dans l'actuel *Lecumberri*, de *leku* « lieu », ce qui suggère, pour *berri*, une forme reconstruite **^mberri/*. On a recueilli, sur le pourtour de la Méditerranée, un nombre considérable d'alternances de *m* et de *b* qui s'expliqueraient bien à partir d'un [^mb] primitif. On sait que la graphie ibérique connaît deux lettres distinctes correspondant à des nasales labiales.

Dans les langues d'Afrique ou d'ailleurs, où l'on rencontre des occlusives prénasalisées, celles-ci ne se limitent pas à l'ordre labial, et l'on est tenté de rechercher en basque les traces d'anciens phonèmes *^md/*, *^mg/*. Mais on ne trouve pas d'attestation d'hésitation entre /*n*/ et /*d*/ dans les emprunts au latin. On relève certes l'alternance de *n-* et de *-t* (< *-d*) comme marque de la première personne du singulier : *n-aiz* « je suis », *du-t* « je l'ai ». Mais il serait risqué de tirer argument d'un cas isolé dans un domaine sémantique où la supplétion n'est pas rare (lat. *ego*, *me*, etc.).

On a vu, ci-dessus, que l'évolution de ces faits d'aspiration semble impliquer, à une certaine époque, un accent initial de mot. Cette mise en valeur a dû consister en une articulation énergique des consonnes qui y étaient soumises, comme on le constate dans ce qu'on appelle l'« accent d'insistance » du français contemporain. Cet accent détermine, dans *impossible*, par exemple, une réalisation très ferme et allongée du /*p*/, sans que les voyelles, précédente ou suivante, en soient directement affectées dans leur qualité ou leur durée. Au contraire, l'allongement de la consonne paraît se faire aux dépens de la voyelle suivante, probablement plus brève que dans la prononciation non insistante du mot.

Cela concorde parfaitement avec ce que nous savons du comportement des voyelles du basque, qui ne connaissent d'allongement que par coalescence de deux voyelles mises en contact à la suite de la chute d'une consonne, et ceci dans certains dialectes seulement. On ne constate nulle part de diphtongaison de voyelle originellement unique. Ce qu'on nomme « diphtongues » en basque sont des combinaisons tautosyllabiques de deux sons vocaliques, soit traditionnelles dans *euskara*, par exemple, (cf. lat. *Ausci*, les habitants d'Auch), soit résultant, ici encore, de la chute d'une consonne intermédiaire, ou de l'adjonction, à une finale vocalique, de l'article *-a* postposé.

L'accent, sans effet sur les voyelles, que nous avons esquissé ci-dessus, est, physiquement, de même nature que celui qu'on relève dans le castillan traditionnel où, contrairement à ce qu'on constate en italien ou en portugais, la voyelle de la syllabe accentuée de *poco* par exemple, ne s'allonge nullement. Elle tend plutôt, au contraire, à s'abrèger dans les prononciations expressives du mot, dans la colère par exemple, où, dans *poco*, le *-o* de la syllabe inaccen-

tuée a une durée supérieure à celle du *-o-* de la syllabe mise en valeur. Etant donné l'influence évidente exercée par la phonologie basque dans la constitution du castillan, on peut supposer que c'est elle qui est en dernière analyse responsable de cette déviation prosodique du castillan par rapport aux autres langues romanes. Bien entendu, la place de l'accent castillan, qui était distinctive, a été préservée par les bilingues basco-romans; seule la nature physique de la mise en valeur a été basquisée.

En résumé, les utilisations sporadiques de la place de l'accent à des fins distinctives qu'on relève en basque sont des innovations locales, moins intéressantes, quant au destin général de la langue, que la nature physique si particulière de cet accent.

*
* * *

On s'attend, sans doute, dans un examen tel que celui-ci, à une prise de position relative aux comparaisons entreprises entre le basque d'une part, les langues caucasique d'autre part. Elles ont été engagées, sur la foi des ressemblances des structures syntaxiques. Mais on sait aujourd'hui que ce qu'on appelle la «construction ergative», c'est-à-dire, essentiellement, l'identité formelle du participant unique du processus intransitif et du patient du processus transitif, est un phénomène très répandu parmi les langues du monde et qu'il ne saurait être considéré comme l'indication d'un apparentement génétique.

Cela ne veut pas dire que des tentatives n'étaient pas justifiées. On leur a reproché d'opérer avec l'ensemble des langues caucasiques comme si l'on était, au départ, assuré de l'apparentement mutuel de ces dernières. Mais il n'y avait rien d'aberrant à supposer, non que le basque s'était détaché seul du tronc commun, mais qu'il résultait d'une divergence contemporaine de celle qui avait abouti à distinguer le khartvélien (caucasique méridional), les langues du nord-ouest et celles du nord-est.

L'application à ce problème des méthodes de la lexico-statistique semble indiquer que s'il y a véritablement apparentement génétique, les évolutions divergentes sont trop anciennes pour que les pourcentages obtenus puissent donner aucune indication. Sur le plan phonologique, les recherches ont très correctement fait état de ressemblances qui sont du type de celles que l'on rencontre dans les cas où l'apparentement est indubitable; on pense, par exemple, aux correspondances établies entre les voyelles du basque et les timbres des consonnes caucasiques.

Une circonstance reste troublante : il semble qu'on avait réuni près d'une centaine de correspondances faisant intervenir des sulcales de part et d'autre, lorsqu'on s'est avisé que, dans tous ces cas (sauf en position préconsonantique), les apico-alvéolaires du basque (*s*, *ts*) correspondaient à des glottalisées caucasiques et les dorso-alvéolaires à des non glottalisées.

Rien en tout cas, dans l'hypothèse basco-caucasique, ne fait conflit avec celles qui ont été présentées dans ce qui précède.

LABURPENA

I. *Sinkronia.*

Ekialdeko eta mendebaleko diferentziak handiak badira ere, iparraldearen eta hegoaldearen artekoak ez hainbestekoak, fonologia sistema baten marka orokorrak nabari dira halere, sistema haren arabera euskalki bakoitzaren kontraste bereziak bereiz baitaitezke.

Bokaleen sistema guziz ximplea da: bost fonema dauzka *i, e, a, o* eta *u*. Ziberoa bakarrik berritzaile agertzen zaigu */u/*-ri kontrajartzen bait dio */ü/* eta edozein ahokariri, sudurkaria.

Kontsonanteen sisteman bereizten ditugu:

1. Leherkari eta afrikatu gorren saila
2. Leherkariarik arnaskarietarainoko ozenen saila
3. Frikatiba gorren saila
4. Sudurkarien saila
5. Alboko bat edo biga
6. Bi fonema dardarkariak

Lehen bost sailetakoko fonemak biltzen diruz zazpi taldetan:

1. Ezpainkariak *p, b, m* eta *f /pbmf/*
2. Apikariak *t, d, n, l /tdnl/*
3. Bizkar-hobikariak *tz, z, /cs/*
4. Apikari-hobikariak edo retroflexuak *ts, s /čš/*
5. Sabaikariak *tt, dd, ñ, ll /tdnV/*
6. Txetxekariak *tx, x /čš/*
7. Bizkarkariak *k, g, j /kx/; f/f/* eta *j/x/* azken biak maileguzko fonemak

ditugu.

Iparaldeko euskalkiek eratxikitzen diote sistema honi, fonema berezi eta leherkari gorren bereizgarri bezala, *h* hasperena.

Gaztelaniarekin harremanak dituzten euskalkiek darabilate bakarrik *j* bizkarkari frikatiba.

Txistukari, Retroflexu, Txetxekari deitu hiru Sulkari edo Ildokari andanen arteko bereizkuntzarik ez da orotan egiten. Puntu horretan Ziberotarrek frikatiba gorrei frikatiba ozenak kontrajartzen dizkiete. Ziberoan ere *r* eta *rr* en arteko oposizioa galdu egin da.

Toki jakin batean azenturik ez dela jartzen euskaraz, behinik behin erran behar da. Baina tarteka-marteka aurki detzazkegu azentu kutsu zenbait beharordu askoren gatik sartuak: Ziberoan bereziki oposizioak ongi markatuak dira.

II. *Diakronia.*

Orain arte aipatu ditugun diferentziek adiarazten digute euskalkiak elgarretarik urrunduz joan direla, ulert-erraz baita, harremanetan izan dituzten erromaniko forma bereziak gogoan hartuz geroz.

Elgarren osagarri diren 2. eta 3. sailetakoko hutsuneez adiarazten digute *z, s, x* frikatiba ildokariak, leherkari-arnaskari-ozenen sail bereko zirela behin batean.

Hitzen hasieran, barrenean edo bukaeran egiten den fonema horien banaketak egiaztatzen digu hipotesi hori bera.

Frikatiba ildokari horiek aintzinean afrikatuak eta ozenak zirenak geroago gortu egin dira. Eta berdin gertatu zaie leherkari ozenei (latinezko lehen gorren orde jartzen bait ziren: *bake* < *pacem*) eta azkenean beren leherkari aldea galdu dute, adibidez ikus nola *dz* bilakatu den *s*.

Delako gortze edo soinu-galtze (mihiaresi uzkurutasunez) horrekin batean egin da ere lehengo gorren aspirazioa: hasierako *kb* frikatiba egin da behin, eta gero *b*; tarteko *-kb* leherkari gelditu da, hau da *-kb-* edo *-k-*.

Erromaniko hizkuntzekilan harremanetan sartuz geroz, gure leherkari gortuek berriz aurkitu dute beren ozendura eta soinua. Hasperena galdu egin da auzoko mintzaira erromanikoek galdua zutelarik. Baina frikatiba ildokariek beren gortasuna begiratu dute, afrikatuak ez bezala.

Aspaldiko denboretan, bazukeen ere euskarak auresudurkari bat bederen: *mb*.

SUMMARY

I. Synchrony

Clear-cut differences between eastern and western dialects and less obvious ones between the North and the South do not preclude the establishment of a common pattern in reference to which the specific features of each dialect may be singled out.

The vocalic system is remarkably simple with its five phonemes: *i*, *e*, *a*, *o*, and *u*. Soule alone distinguishes /ü/ from /u/ and nasal from oral vowels.

The consonantal system consists in 1° a series of voiceless stops and affricates, 2° a series of voiced stops weakening to spirants, 3° a series of voiceless fricatives, 4° a series of nasals, 5° one or two laterals, and 6° two vibrants.

The phonemes of the first five series form seven orders: 1° labials (*p*, *b*, *m*, *f* / *p* *b* *m* *fl*), 2° apicals (*t*, *d*, *n*, *l* / *t* *d* *n* *l*), 3° dorso-alveolars (*tz*, *z* / *c* *s* /), 4° apico-alveolars or retroflexes (*ts*, *s* / *č* *š* /), 5° palatals (*tt*, *dd*, *ñ*, *ll* / *t* *d* *n* *l*), 6° hushes (*tx*, *x* / *č* *š* /), 7° dorsals (*k*, *g*, *j* / *k* *g* *x* /); *f* / *fl* and *j* / *xl* are loans.

To the preceding pattern, north-eastern dialects add *b* as an independent phoneme and a distinctive feature of some voiceless stops. The dorsal fricative *j* is restricted to zones of contact with Castilian. The distinction between the three sulcal orders (hiss, retroflex, and hush) is not general. Soule distinguishes here between voiced and voiceless fricatives. Soule again has lost the opposition *r* vs. *rr*.

For Basque in general no distinctively placed accent should be posited. However traces of such an accent, resulting from the satisfaction of specific needs, may be found sporadically. In Soule, it is well established.

II. Diachrony

The diverging evolutions suggested by the above-mentioned differences may be ascribed to contacts with varying forms of Romance.

The complementary gaps in our series n^{os} 2 and 3 above suggest that at a first stage the sulcal fricatives *z*, *s* and *x* belonged to the same series as the voiced stops. This hypothesis is confirmed by the distribution of phonemes initially, medially, and finally.

At a second stage, the sulcal fricatives, originally voiced affricates, were devoiced, just like the voiced stops (used for the rendering of initial Latin surds: *bake* < *pacem*). The devoicing—a delay in the action of the glottis—went hand in hand with the

aspiration of the original surds; initial *kb-* became a continuant and finally *b-*; less energetic medial *-kb-* preserved its occlusion, whence *-kb-* or plain *-k-*.

At a third stage, through contacts with Romance, devoiced stops recovered their voice, and aspiration was dropped wherever neighboring Romance lost it. But sulcal fricatives, perfectly distinct from the corresponding affricates, remained surds.

For an early stage, at least one prenasalized stop, ^m*b*, may be posited.

RESUMEN

La sincronía.

Las diferencias, netas entre el Este y el Oeste del dominio y menos claras entre el Norte y el Sur, no impiden deducir los rasgos generales de un sistema fonológico en función del cual se pueden caracterizar las oposiciones propias a cada dialecto.

El sistema vocálico, muy simple, presenta los cinco fonemas *i, e, a, o* y *u*. Con la única excepción de Zuberoa que posee la oposición /ü/ a /u/ y de las nasales a las orales.

El sistema consonántico incluye 1.º una serie de oclusivas y de africadas sordas, 2.º una serie de sonoras que oscilan de oclusivas a espirantes, 3.º una serie de fricativas sordas, 4.º una serie de nasales, 5.º una serie de laterales y 6.º dos fonemas vibrantes.

Los fonemas de las cinco primeras (series) se agrupan en siete órdenes: 1.º las labiales con *p, b, m* y *f*, 2.º las apicales con *t, d, n, l* / *t d n l*, 3.º las dorsoalveolares con *tz, z* / *c s* /, 4.º las apicoalveolares o retroflexas con *ts, s* / *ç ś* /, 5.º las palatales con *tt, dd, ñ, ll* / *t d n l* /, 6.º las «chuintantes» con *tx, x, /c s* /, 7.º las dorsales con *k, g, j* / *k g x* /; *f* / *t* / *y j x* / son fonemas prestados.

Los dialectos del Norte añaden a este sistema la aspiración *h* como fonema independiente y como rasgo distintivo de oclusivas sordas. La fricativa dorsal *j* se limita a los dialectos en contacto con el castellano. La distinción entre los tres órdenes de *sulcales* (silbantes, retroflexas y sibilantes) no es general. En este dominio Zuberoa opone las fricativas sonoras a las fricativas sordas. La misma Zuberoa, sin embargo, ha perdido la oposición *r* y *rr*.

Se puede plantear, como punto de partida, la inexistencia de un acento de lugar distintivo. Pero de manera más o menos esporádica se han encontrado indicios de él que resultan a la satisfacción de necesidades diversas, concretamente en Zuberoa donde las oposiciones están bien establecidas.

II. *La diacronía.*

Las diferencias arriba mencionadas hacen suponer evoluciones divergentes que se explican por los contactos con diferentes formas de romance.

Las lagunas complementarias de las series núms. 2 y 3 antes descritas sugieren que, en una primera fase, las fricativas *sulcales* *z, s, x* pertenecían a la misma serie que las oclusivo-espirantes sonoras. Esta hipótesis se ve confirmada por la repartición de los fonemas en posición inicial, interior y final.

Las fricativas *sulcales*, originariamente africadas fueron en una segunda fase, como ocurrió sin duda con las oclusivas sonoras (utilizadas para reproducir las sordas latinas en posición inicial: *bake > pacem*) y finalmente perdieron su elemento oclusivo, como, por ejemplo el paso de *dz** a *s*. El ensordecimiento (un retraso en la acción de la glotis) corrió parejo con la aspiración de las antiguas sordas; *kb-* en posición inicial se convierte en fricativa, y más tarde en *b*; *-kb-* interior, menos enérgica, conserva su oclusión, de ahí *-kb-* o *-k-*.

ANDRE MARTINET

En una tercera fase, al contacto de los dialectos romances, las oclusivas sordas volvieron a encontrar su sonoridad, y la aspiración quedó eliminada allí donde los dialectos romances vecinos la habían perdido. Pero las *sulcales* fricativas, claramente diferenciadas de las africadas han conservado su carácter sordo.

Se puede considerar la existencia en fecha antigua de, por lo menos, una prenasalizada *mb*.